

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choiesies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1759

Fable XXIX. Les Filles De Minee.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1703



LES FILLES DE MINEE . Fable CCXLII.

J.B. Oudry inv.

J. Monil sculp.

FABLE XXIX.

LES FILLES DE MINÉE.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit, de ses honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains se faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux foins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérés.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sèmele.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle.
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : quoi donc, toujours des Dieux nouveaux ?
L'olympé ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?
Et nous irons chommer la peste des humains ?
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche,
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des Dieux les divers changemens ;
Mais comme chacun sçait tous ces événemens,
Difons ce que l'amour inspire à nos pareilles :

Non toutefois qu'il faille en contant ses merveilles,
Accoûter nos cœurs à goûter son poison,
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, & ses sœurs applaudirent.

Après quelques momens, haussant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse:
Pyrame, c'est l'Amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux:
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine,
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parens, ces deux amans unit,
Et concourut aux traits dont l'amour se sert.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons où régnoient ces guerres intestines:
Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.
Le cours en commença par des jeux innocens;
La première étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insçu de leurs parens cruels.
La défense est un charme: on dit qu'elle affaïsonne
Les plaisirs, & surtout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amans à se dire avec signe leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons:
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour:

Chere Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie:
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Grèce, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux:
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas! de mon desir:
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
De crainte de vains bruits, faut-il que je languisse?
Ordonnez, j'y consens; tout me semblera doux;
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante;
Votre amour étant pure encor que véhémence,
Je vous suivrai par-tout: notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrete,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles!
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi:
~~Vous-même peignez vous cet amant hors de soi.~~
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore;
N'attendez point les traits que son char fait éclore:
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérés:
Là, nous nous attendrons: le rivage est tout près:
Une barque est au bord, les rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême;
L'augure en est heureux, notre fort va changer;
Et les Dieux sont pour nous, si je sçais bien juger.
Thisbé consent à tout: elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur, arrêtés au passage.



Heureux mur ! tu devois servir mieux leur désir ;
Ils n'obtinent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé fort & prévient Pyrame ;
L'impatience , hélas ! maîtresse de son ame ,
La fait arriver seule & sans guide aux degrés ;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vint , monstre imprimant la crainte ,
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit ; & son voile emporté par les airs ,
Source d'un sort cruel , tombe dans ces déserts.
La lionne le voit , le soüille , le déchire ;
Et l'ayant teint de sang , aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive , & voit ces vestiges tous frais.
O Dieux ! Que devient-il ? Un froid court dans ses veines ,
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines :
Il le leve ; & le sang joint aux traces des pas ,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé , s'écria-t-il , Thisbé , je t'ai perdue !
Te voila , par ma faute , aux Enfers descendue !
Je l'ai voulu ; c'est moi , qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
Attends-moi , je te vais rejoindre aux rives sombres ;
Mais m'oseraï-je à toi présenter chez les ombres ?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir ,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit , & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi ? Tout lui manque à la fois ,
Les sens & les esprits aussi bien que la voix.
Elle revient enfin ; Cloton , pour l'amour d'elle ,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux :
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler , sa langue est retenue :

Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thibé prend le poignard ; & découvrant son sein ,
Je n'accuserai point , dit-elle , ton dessein ,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien , mérité son malheur.
Cher amant , reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office :
Elle tombe , & tombant range ses vêtemens ,
Dernier trait de pudeur , même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;
Et du sang des amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche , & blanc jusqu'à ce jour ,
Eternel monument d'un si parfait amour.
Cette histoire attendrit les filles de Minée :
L'une accusoit l'amant , l'autre la destinée ;
Et toutes , d'une voix , conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'est-elle ? Elle devient aussi-tôt languissante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit ,
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint , dit Climene , une âpre jalousie ,
Poison le plus cruel dont l'ame soit faite.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur , attachant vos esprits ,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps , ainsi qu'elle , à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour ;
A ses rayons perçans opposons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que sur la mienne , avant que d'être au soir ,
Un progrès tout nouveau se fasse appercevoir :

Cependant donnez-moi quelque heure de silence,
 Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
 Souffrez-en les défauts; & songez seulement
 Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle:
 Chacun se propofoit leur hymen pour modele:
 Ce qu'amour fait sentir de piquant & de doux,
 Combloit abondamment les vœux de ces époux:
 Ils ne s'aimoient que trop: leurs soins & leur tendresse
 Approchoient des transports d'amant & de maîtresse;
 Le ciel même envia cette félicité:
 Céphale eut à combattre une Divinité.
 Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,
 N'étant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée.
 Nos belles cacheroient un pareil sentiment:
 Chez les Divinités on en use autrement.
 Celle-ci déclara son amour à Céphale.
 Il eut beau lui parler de la foi conjugale;
 Les jeunes Déités qui n'ont qu'un vieil époux,
 Ne se soumettent point à ces loix, comme nous.
 La Déesse enleva ce héros si fidele:
 De modérer ses feux il pria l'immortelle.
 Elle le fit: l'amour devint simple amitié:
 Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
 Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne:
 Recevez seulement ces marques de la mienne.
 (C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
 Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
 Fera le défespoir de votre ame charmée,
 Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
 Tout oracle est douteux, & porte un double sens;
 Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens:
 J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle?
 Et comment? N'est-ce point qu'elle m'est infidelle?

Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des Mages aussi-tôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux,
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sçait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présens : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix : voila Céphale en peine ;
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets ;
S' imagine, en chassant, dissiper son martyre ;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphirs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs,
Venez, légers démons, par qui nos champs fleurissent :
Aure, fais-les venir : je sçais qu'ils t'obéissent ;
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie, & la voila jalouse.
~~Maint voisin charitable entretient ses ennuis :~~
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle ?
Nous vous plaignons ; il l'aime, & sans cesse il l'appelle ;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y songer.
Les amans sont toujours de légère croyance ;



S'ils pouvoient conferver un rayon de prudence,
 (Je demande un grand point, la prudence en amours)
 Ils feroient aux rapports infenfibles & fouds.
 Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose :
 Elle se lève un jour ; & lorsque tout repose,
 Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
 Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
 Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vûe.
 Il invoquoit déjà cette Aure prétenduc.
 Viens me voir, disoit-il, chere Déesse, accours :
 Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours
 La peine que je sens se trouve foulagée.
 L'épouse se prétend par ces mots outragée :
 Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachotent,
 Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
 O triste jalousie ! O passion amere !
 Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !
 Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
 Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
 Procris s'étoit cachée en la même retraite
 Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure secrette :
 Il en sort ; & le bruit trompe aussi-tôt l'époux.
 Céphale prend le dard, toujours sûr de ses coups,
 Le lance en cet endroit, & perce sa jalouse :
 Malheureux assassinn d'une si chere épouse.
 Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;
 Il accourt, voit sa faute ; & tout plein de fureur,
 Du même javelot il veut s'ôter la vie.
 L'Aurore & les destins arrêtent cette envie.
 Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
 L'infortuné mari sans cesse s'affligeant,
 Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
 Si la Déesse enfin, pour terminer ses peines,
 N'eût obtenu du sort que l'on tranchât ses jours :
 Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Climene en un tissu riche, pénible & grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la sçavante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre.
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un courfier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée:
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sçachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présens divers;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers.
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin repley son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réussit,
Je suivrai toutefois la matiere imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embrasée:
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes.

Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces Amans, quoiqu'épris d'un désir mutuel,
N'osoient au blond hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le sort ainsi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'un autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays contesté par des peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime & son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt ; & laisse à la belle
D'amples possessions & d'immenses trésors :
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte, & par-tout révérée,
Par-tout des deux partis Cloris considérée,
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui, de sa part accourt ; & tout couvert de gloire
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère :
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au sein de sa patrie, & de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,

Télamon jusqu'au bout porte sa résistance :
Après un long combat son parti fut défait ,
Lui pris ; & ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire !
Le sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.
Le destin ne fut pas à Cloris si contraire ;
Un célèbre marchand Tachète du corsaire :
Il l'emmène ; & bien-tôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse :
Ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs désirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage :
Vous soupirez toujours, toujours votre visage
Baigné de pleurs, nous marque un déplaisir secret.
Qu'avez-vous ? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme ?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame ;
Cloris, c'est moi, qui suis l'esclave, & non pas vous,
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux ?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure,
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sçais qui l'agreroient ; j'ai sçû plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune :
Quelle que soit la nôtre, usez-en ; vous voyez
Ce que nous possédons & nous-même à vos pieds.
Ainsi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités, & cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour :



Jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sçais quel est leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis ; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a, sur mon cœur, conservé son empire.
Je chéris un Amant, ou mort ou dans les fers ;
Je prétends le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?
Je ne suis déjà plus aimable, ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle ;
Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette Belle :
Tout passe, & même un jour ses larmes passeront :
Voyons ce que l'absence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage ;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin :
Puis le plaint, puis l'emmène, & puis lui dit sa flamme.
D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame :
Elle chérit un mort ! un mort, ce qui n'est plus
L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, & se laisse emmener au séjour

Où Cloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cloris se présentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable:
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce spectacle:
Elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Cloris la cause de sa peine,
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine:
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise & qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.
On crut pourtant Damon. Il restraints son zele
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parens de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un Corbeau:
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir ses destinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années?

Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
 Que la haine du sort avançât mon trépas ?
 En achevant ces mots il acheva de vivre ;
 Son amour, non le coup, l'obligea de la fuivre :
 Blessé légèrement il passa chez les morts ;
 Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords ;
 Même accident finit leurs précieuses trames :
 Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
 Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
 Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
 Le couple infortuné face à face repose,
 Je ne garantis point cette métamorphose :
 On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
 Dit Climene ; & cherchant dans les siècles passés
 Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
 Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
 J'admirai, je plains ces amans malheureux ;
 On les alloit unir : tout concouroit pour eux ;
 Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit sûre ;
 Hélas ! il n'en est point de telle en la nature ;
 Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains ;
 Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.
 Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
 La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée ;
 Et nous avons passé tout ce temps en récits,
 Capables d'affliger les moins sombres esprits !
 Effaçons, s'il se peut, leur image funeste :
 Je prétends de ce jour mieux employer le reste ;
 Et dire un changement, non de corps, mais de cœur :
 Le miracle en est grand ; amour en fut l'auteur :
 Il en fait tous les jours de diverse manière.
 Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaïsoit aux yeux, mais ce n'est pas assés,
 Son peu d'esprit, son humeur sombre,

Rendoient ces talens mal placés :
 Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
 Vivoit parmi les bois, concitoyen des Ours,
 Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
 Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire ;
 J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
 Qu'insensible aux plus doux appas,
 Jamais un homme ne soupire.
 Hé quoi, ce long repos est-il d'un si grand prix ?
 Les morts sont donc heureux : ce n'est pas mon avis.
 Je veux des passions ; & si l'état le pire
 Est le néant, je ne sçais point
 De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
 Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
 Vit Iole endormie, & le voila frappé :
 Voilà son cœur développé.
 Amour, par son sçavoir suprême,
 Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un Héros.
 Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son repos :
 Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
 A la fin Iole s'éveille :
 Surprise & dans l'étonnement,
 Elle veut fuir, mais son amant
 L'arrête, & lui tient ce langage :
 Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?
 Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
 C'est l'effet de vos traits, aussi puissans que doux :
 Ils m'ont l'ame & l'esprit, & la raison donnée.
 Souffrez que, vivant sous vos loix,
 J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
 Iole, à ce discours encor plus étonnée,
 Rougit, & sans répondre, elle court au hameau,
 Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
 Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
 Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.



Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit;

Ni ses soins pour plaire à la Belle.

Leur hymen se conclut : un Satrape voisin,

Le propre jour de cette fête,

Enleve à Zoon sa conquête.

On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.

Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,

Poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage

En un combat de main à main.

Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.

Le Satrape vaincu trouve encor du refuge

En la bonté de son rival.

Hélas ! cette bonté lui devint inutile :

Il mourut du regret de cet hymen fatal.

Aux plus infortunés la tombe sert d'asyle.

Il prit pour héritière, en finissant ses jours,

Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.

Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?

Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire ;

Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire

C'est l'amour : on fait tout pour se voir estimé :

Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?

Quel charme de s'ouïr louer par une bouche

Qui même, sans s'ouvrir, nous enchante & nous touche !

Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain

Jette un secret remords dans leur profane sein.

Bacchus entre, & sa cour, confus & long cortége :

Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége ?

Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur

Opposer son Égide à ma juste fureur :

Rien ne m'empêchera de punir leur offense :

Voyez ; & qu'on se rie après de ma puissance.

Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,

Aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs : on n'en voit nulle trace :
Leurs métiers sont brisés : on élève à leur place
Une chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chommons : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui sont dûs :
Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus.



FABLE XXIX.
LES FILLES
DE MINÉE.

(Fable CCXLII.)

